



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 18, n° 9, Novembre 2017
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.10557>

Ouliporama

Christophe Reig

Cécile de Bary, [*Une nouvelle pratique littéraire en France : Histoire du groupe Oulipo de 1960 à nos jours / Creating a New French Literary Style : A History of the Oulipo Circle*](#), Lewiston, New York, Edwin Mellen Press, 2014, 148 p., EAN 9781495502705



Pour citer cet article

Christophe Reig, « Ouliporama », Acta fabula, vol. 18, n° 9, Notes de lecture, Novembre 2017, URL : <https://www.fabula.org/revue/document10557.php>, article mis en ligne le 12 Novembre 2017, consulté le 24 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.10557

Ouliporama

Christophe Reig

Même les plus oubliés n'ignorent pas que l'Ouvroir de Littérature Potentielle ne tardera guère à fêter son soixantième anniversaire. Fondé en 1960 par François Le Lionnais et Raymond Queneau, l'Oulipo a incontestablement fédéré sur le long terme un collectif disparate d'érudits venus de plusieurs horizons disciplinaires que la modernité semblait considérer comme résolument incompatibles. Surtout, il a accueilli et épaulé de grands noms de la littérature française et étrangère (de Georges Perec à Italo Calvino, en passant par Jacques Roubaud ou Harry Mathews), et certainement favorisé l'éclosion d'œuvres aussi différentes qu'attachantes. Celles de Marcel Bénabou et Paul Fournel, François Caradec et Jacques Jouet, d'Hervé Le Tellier et Frédéric Forte, pour ne donner que quelques exemples – sans mentionner les nouveaux venus¹.

Prenant le contrepied du fonctionnement (et des dysfonctionnements notoires) des mouvements littéraires classiques ou avant-gardistes², ce qui lui a probablement assuré une longévité exceptionnelle, l'Ouvroir est ainsi parvenu, au fil des décennies, à harmonieusement articuler d'abondantes productions collectives avec des poétiques individuelles éclectiques, le tout dans une ambiance qu'on rapporte volontiers débonnaire mais toujours industrielle, dans tous les cas évitant les écueils (anathèmes, exclusions, polémiques, etc.) qui ont fait sombrer le Surréalisme ou Tel Quel.

Masse critique

La persistance et la continuité propres à l'Ouvroir ne sauraient masquer nombre d'évolutions, nonobstant les métamorphoses du champ littéraire. En retracer l'histoire et l'itinéraire, tout en déterminant le statut multiple et fluctuant du *texte oulipien*, voilà tout l'objet du livre aux dimensions modestes, mais dense et bien documenté, que propose Cécile de Bary. En deux chapitres, elle s'emploie à relater le substrat original, les adaptations successives et stratifications discursives de

¹ On trouvera la liste complète de ses membres sur le [site de l'Oulipo](#).

² Voir Vincent Kaufmann, *Poétique des groupes littéraires (Avant-Gardes 1920-1970)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

l'Oulipo – sans toutefois passer sous silence les malentendus originaux et les problématiques persistantes, notamment liées à la réception de ses activités.

C'est que la réticence justifiée des premiers oulipiens à se définir et constituer en « école littéraire » munie de « canons » et autres prescriptions, les changements contextuels, la bigarrure disciplinaire et le paravent pudique de la *vis comica* ont (entre autres) parfois troublé la réception quand ce n'est pas la *littérisation* de certains textes oulipiens. Sérieusement drôle mais drôlement sérieux, cet « art d'élite » (selon le mot de Noël Arnaud), rattaché par Queneau au Collège de Pataphysique et de prime abord exclusivement destiné à fournir aux écrivains des « formes » nouvelles ou renouvelées, ne se serait-il pas fourvoyé en devenant trop *exotérique* ? Si la distinction entre exercice (oulipien) et œuvre littéraire (souvent personnelle), en dépit de quelques flottements, est généralement admise, l'Oulipo d'hier, pour pasticher Queneau, n'est donc plus tout à fait celui d'aujourd'hui – et c'est sûrement heureux. L'ouvrage de C. de Bary paraît donc à un moment propice pour faire le point sur l'évolution du groupe et de ses objets.

D'autant que, devenu durant les dernières décennies « groupe-monde³, » recrutant judicieusement certains de ses membres par-delà les frontières nationales, l'Ouvroir a continué d'élargir son public et gagner des lecteurs du monde entier. Naturellement, il ne s'est guère écoulé une décennie sans que le collectif oulipien ou l'un de ses membres n'élabore un ouvrage envisageant ou justifiant tel aspect de la production oulipienne⁴. Malheureusement, l'inévitable contrepartie de la diversification de ses activités extra-littéraires (lectures publiques, manifestations et/ou les spectacles), cristallise parfois un lot d'incompréhensions, de critiques plus ou moins justifiées auxquelles C. de Bary répond en balisant avec application les sources confluentes de l'Oulipo.

Les reproches qu'on formule à l'encontre de l'Oulipo contemporain, tout particulièrement dans le monde anglo-saxon – à l'instar du récent ouvrage polémique de Lauren Elkin et Scott Esposito⁵ –, seraient ainsi inhérents à l'élargissement du public et consécutif à une supposée dispersion de ses activités, sans parler de l'absence d'émergence d'une œuvre d'une amplitude similaire à celle de Perec. De fait, outre les antiennes antioulipiennes désormais bien connues,

³ Voir Marc Lapprand, « Pour une esthétique de l'(alter) mondialisation à l'Oulipo », dans Carole Bisenius-Penin et André Petitjean (dir.), *50 ans d'Oulipo*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 63-70.

⁴ En sus des ouvrages collectifs de présentation bien connus parus dans la collection Gallimard « Essais » – *La littérature potentielle. Créations, re-crétions, récréations*, 1973 et *Atlas de littérature potentielle*, 1981, il faudrait mentionner : *Un art simple et tout d'exécution, cinq leçons sur l'Oulipo* (Marcel Bénabou, Jacques Jouet, Harry Mathews, Jacques Roubaud), Belfort, Circé, 2001. Paul Fournel a écrit le premier ouvrage théorique sur l'Ouvroir, *Clefs pour la littérature potentielle* (Paris, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1972) et Hervé Le Tellier une *Esthétique de l'Oulipo* (Bordeaux, Le Castor Astral, 2006). Cette liste n'est naturellement pas exhaustive mais démontre le souci réflexif des oulipiens toujours prêts à envisager et réévaluer les changements de perspectives intervenus dans l'Ouvroir.

⁵ Lauren Elkin & Scott Esposito, *The End of Oulipo, An Attempt to Exhaust a Movement*, Winchester, Zero books, 2013.

nombre de malentendus émergent, et cela d'ailleurs en dépit des travaux pionniers et éclairants de Warren Motte, Peter Consenstein⁶ ou Alison James⁷, sans parler du didactique *Compendium*⁸, qui n'a pas pris une ride, ni du récent *Many Subtle Channels* de l'« insider » Daniel L. Becker⁹.

Ces réprobations viennent désormais s'ajouter aux sempiternels blâmes de contempteurs qui persistent à dépeindre les Oulipiens sous les traits d'une bande de joyeux drilles formalistes ou « textualistes », s'empressant de les ranger dans la catégorie des acrobates du langage et cela en dépit de nombreuses publications scientifiques : la liste des références portant tantôt sur l'Ouvroir, tantôt sur ses auteurs s'avère si copieuse que je renvoie volontiers à la bibliographie d'une centaine de pages qu'avait concoctée Virginie Tahar en 2011¹⁰.

Publié aux États-Unis, l'ouvrage de C. de Bary donne ainsi l'occasion de répondre indirectement – mais fermement – aux critiques tranchantes, au ton parfois virulent, formulées dans *The End of Oulipo, An Attempt to Exhaust a Movement* paru deux ans auparavant¹¹. En effet, tandis que le projet d'Elkin et Esposito consiste à s'interroger, dans une virulente critique-fiction sur l'avenir de l'Oulipo, C. de Bary parvient à débrouiller les raisons qui font que la reconnaissance des travaux de l'ouvroir « ne se fait cependant pas sans réserve ». Quand *The End of Oulipo* considère *grosso modo* que la mort de Perec solde l'existence du groupe, s'ingéniant à prescrire ce que ses membres devraient faire pour retrouver l'avant-garde et être traduits dans la langue de Shakespeare – seul brevet qui, aux yeux des auteurs, permet de bénéficier d'une forme de consécration ultime –, le livre de C. de Bary procède consciencieusement à l'examen du positionnement du groupe au sein du champ littéraire, tout en explicitant pourquoi « l'Oulipo n'est pas un groupe d'avant-garde » (p. 48).

Par ailleurs, si la première partie de *The End of Oulipo* – signée Esposito – a l'intérêt d'informer les lecteurs néophytes de démarches plus ou moins analogues à celles des oulipiens (Cesar Aira, Christian Bök, Édouard Levé...), le texte de Lauren Elkin relève plutôt d'un brûlot qu'on aimerait croire écrit au second degré. Effectivement, après avoir dénoncé un « sexisme latent au sein de la culture française en général

⁶ Warren Motte, *Oulipo : a primer of potential literature*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1986. Peter Consenstein, *Literary memory, consciousness, and the group Oulipo*, Amsterdam, New York, NY, Rodopi, 2002.

⁷ Alison James, *Georges Perec and the Oulipo*, Evanston, Northwestern University Press, 2009.

⁸ *Oulipo compendium* (Harry Mathews & Alastair Brotchie, éd.), London, Atlas Press / Los Angeles, Make Now Press, 2005.

⁹ Daniel Levin Becker, *Many Subtle Channels: in Praise of Potential Literature*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University press, 2012.

¹⁰ Consultable sur le site de *Formules* à l'adresse <http://www.ieeff.org/f16biblio.pdf> (page consultée le 14/08/2017). Depuis lors, le projet ANR Difdepo, porté par Alain Schaffner et coanimé par Dominique Moncond'huy, Christelle Reggiani, Philippe Roussin et le regretté Michael Sheringham, a exploité encore davantage un champ bien balisé par les travaux antérieurs.

¹¹ *The End of Oulipo*, op. cit.

(et dans l'avant-garde¹²) », Elkin explique sérieusement – sous couvert de féminisme – que l'Oulipo est « menacé par l'élément bourgeois et réactionnaire représenté par Le Tellier¹³ » (!). Ces pages écrites au vitriol concentrent un tir nourri d'attaques *ad hominem*, et voilà l'auteur d'*Assez parlé d'amour* accusé de « tripoter ses jeunes et belles héroïnes¹⁴ » à longueur de récit. Cette confusion entre auteur et narrateur, qui dérape sur des peaux de banane métaeptiques, se poursuit tout au long de ce qui relève d'un pamphlet. C'est moins l'écriture de *Cités de mémoire* ou *La Chapelle Sextine* qui est ici commentée que Le Tellier lui-même, désigné à la vindicte générale car détenteur (selon Elkin) du « record oulipien d'invitations Facebook », nonobstant ses accointances médiatiques¹⁵. En Le Tellier, le célèbre *dottor* Katzone de *La Cité des femmes* semblerait avoir trouvé un digne successeur... On est déjà tombé sur des analyses de genre plus nuancées.

Doté semblablement de deux parties, l'une plutôt historique (« La lente émergence d'un groupe littéraire ») et l'autre plutôt paradigmatique (« Le texte oulipien »), l'ouvrage de C. de Bary préfère relever d'une part la complexité des articulations entre œuvres individuelles et collectives, sans négliger de revenir sur les contradictions qu'entraîne le refus préalable par les oulipiens d'assumer leur statut à proprement parler « littéraire ». Coiffé d'un avant-propos signé J-J. Thomas, qui revient sur l'ambiguïté constitutive du terme d'« avant-garde », le livre remet en perspective les fondements de l'Oulipo de façon synthétique, tout en s'appuyant sur à une connaissance précise du corpus oulipien et perecquien (la bibliographie ne se limite pas à l'ouvrage de D. L. Becker¹⁶ ou à la biographie de Perec écrite par David Bellos¹⁷). Dans sa démarche, C. de Bary repère les strates historiques, les apports des principaux membres et les contradictions du groupe.

¹² « A sexism that is latent in French culture (and avant-garde culture) in general », *The End of Oulipo*, *op. cit.*, p. 76 (ma traduction).

¹³ « But the Oulipo is menaced by the reactionary bourgeois element Le Tellier represents » (p. 76).

¹⁴ « He runs his fingers over all his female characters, trying to figure out what they mean, what they want, who they are » (p. 83).

¹⁵ « In addition to being the most media-savvy of the Oulipians (he's the one who sends out the most Facebook invites), Hervé Le Tellier is also the most frustratingly macho member of the group. In his work, misogyny and the marketplace collide, and the results are bad for the Oulipo » (p. 69). « En plus d'être le plus habile des Oulipiens avec les médias (il est celui qui envoie le plus d'invitations Facebook), Hervé Le Tellier est aussi de façon agaçante le membre le plus macho du groupe. Dans son œuvre, misogynie et marché se rencontrent et les résultats sont désastreux pour l'Oulipo » (ma traduction).

¹⁶ Many Subtle Channels, *op. cit.*

¹⁷ Voir David Bellos : *Georges Perec : a life in words*, London, Harvill, 1993.

« Simplifions, car il faut toujours simplifier »

La première partie intitulée « La lente émergence d'un groupe littéraire » tente de faire concorder les sources pour décrire sous quels auspices naît et se développe ce groupe résolument pluridisciplinaire. Moderniste, sans sombrer dans les excès des avant-gardes, et peut-être finalement « néo-classique¹⁸ » comme l'observe Marc Lapprand, distribuant ses avancées entre les exercices collectifs et les œuvres individuelles, l'Ouvroir qui se construit une culture propre mâtine ses textes d'une intertextualité qui consolide les liens de ses acteurs. Puisque l'Oulipo est aujourd'hui connu pour ses « contraintes », C. de Bary essaie de repérer l'adoption progressive du terme, qui fait florès et remplace dans l'esprit du public le volet du travail oulipien consacré aux recherches propres aux écritures combinatoires (S + 7, graphes, etc.). Les contraintes elles-mêmes y sont explicitées et envisagées un peu plus loin comme une part inhérente au texte oulipien.

Le travail oulipien est toujours envisagé dans ces pages sous l'angle de la pratique mais aussi de l'humour comme l'atteste le 'pataphysique « Dossier 17 », dont le contenu fait l'objet d'un examen soigneux. Le rôle des *Cent mille milliards de poèmes* de Queneau dans la genèse de l'Ouvroir, la fascination des oulipiens pour la combinatoire ou les factorielles, l'apport de l'informatique, font l'objet de remarques pointues. Le « cercle » oulipien est présenté comme ne tournant jamais en rond, mais s'élargissant, toujours équilibré entre le souci d'inventer de nouvelles formes, tout en s'inspirant du passé. Les pages qui suivent ne sont pas – heureusement – strictement chronologiques. Elles font alterner les avancées historiques et la réception des œuvres ou des exercices oulipiens, suivant les linéaments tracés par ses membres (et parfois abandonnés, à l'instar de la génération informatique de textes, finalement confiée à l'Alamo).

Progressivement, on remarque combien l'affirmation de l'identité littéraire du groupe est de plus en plus mise en avant : C. de Bary salue à cet égard le rôle majeur qu'a joué l'œuvre perecquienne « dans cette reconnaissance d'une littérature oulipienne » (p. 45). Depuis, les contraintes se sont multipliées tous azimuts, trouvant parfois des aboutissements dans les œuvres et, dans tous les cas, un public. D'ésotérique, le groupe initial est devenu machine à collationner les formes, à élaborer l'échafaudage d'œuvres futures ou restées à l'état potentiel, mais surtout le « symbole d'une écriture partageuse » (p. 41) et un « acteur culturel » (p. 42), dimension que n'avaient vraisemblablement pas prévue les *Fraisidents-*

¹⁸ Voir Marc Lapprand : *Poétique de l'Oulipo*, Rodopi, « Faux Titre », Amsterdam / New-York, 1998.

Pondateurs Queneau et Le Lionnais. Du cercle intérieur au cercle élargi des lecteurs, cette recherche permanente « d'une complicité avec les destinataires [...] a pu faire percevoir les oulipiens comme des plaisantins » (p. 57). Toutefois, rendons justice aux oulipiens : de manière générale, n'est-il pas préférable d'enrober d'un humour de bon aloi les sujets sérieux que de pérorer sérieusement pour masquer la vacuité d'un raisonnement ?

Tongue-in-cheek

De façon déroutante, certains oulipiens affirment même que les contraintes peuvent « passer au second plan » (p. 54). Dire que l'on pensait l'équation entre texte oulipien et contrainte en termes d'absoluité... Toutefois, la deuxième partie du livre envisage la nature du texte oulipien, à l'ombre de cette indissolubilité entre contrainte et exercice oulipiens. C. de Bary tente ici de trouver une unité entre les réécritures ludiques propres aux travaux originels du groupe et l'assimilation parfois abusive faite entre Ouvroir et contraintes.

Partant des études menées par Chris Andrews¹⁹ et Christelle Reggiani²⁰, revenant sur les *définitions de la contrainte* (« au contraire de la règle conventionnelle qui évolue progressivement et qui peut être intuitive, la contrainte est définitive, rationnelle », p. 61), C. de Bary remarque l'artificialité de la contrainte, mais aussi la beauté, la virtuosité et l'hétérogénéité des textes qu'autorisent paradoxalement ces limitations des normes langagières et narratives, et mène une analyse serrée des formes combinatoires qui sont partie prenante dans l'atelier oulipien. Le détour que promeut la contrainte ne contredit pas la liberté ou plutôt elle autorise même parfois la levée d'un système de censure, sachant que ces « règles » sont extrêmement diverses : contraintes homophoniques, extrêmement élaborées dans le cas de Perec par exemple, mais aussi de Roubaud, ou encore procédurales – qu'on songe, par exemple, aux *Poèmes de métro* de Jacques Jouet.

En envisageant tout à tour le pôle quenien à travers les *Cent mille milliards* de poèmes et les exemples romanesques perecquiens, C. de Bary explique de quelle façon « la contrainte oblige [l'écrivain] à se battre avec la langue » (p. 67). Le recours – non systématique – aux contraintes numériques ou mathématiques, et la tentation numérologique ne figurent pas dans la contrainte au titre de supplément d'âme. En conférant aux nombres des valeurs biographiques et personnelles, « symboliques » et/ou « imaginaires » (p. 84) ceux-ci reçoivent un sens à travers un réseau d'*æncrages* qu'avait étudié, dans le cas de Perec, Bernard Magné²¹.

¹⁹ Voir Chris Andrews (éd.), *Ce que les formes veulent dire, Formules #20*, New Orleans, LA, P.U.N.M., 2016.

²⁰ Voir Christelle Reggiani, *Poétiques oulipiennes – la contrainte, le style, l'histoire*, Genève, Droz, 2014.

Reprenant les analyses menées par celui-ci, C. de Bary recense les problèmes ouverts par de tels textes : marquage et/ou masquage de la contrainte, empêchement d'une lecture linéaire ou exhaustive, autant de facteurs qui rendent les productions oulipiennes parfois redoutablement énigmatiques mais souvent fascinantes, la plupart du temps instables et forcément *conditionnellement* littéraires.

D'autre part, le recours fréquent à un copieux intertexte restreint (oulipien), mais aussi à des références culturelles encyclopédiques, est à double tranchant. Souvent prise dans une dynamique allusive, l'Oulipo donne le jour à une littérature souvent érudite – quand l'érudition n'a pas forcément la cote aujourd'hui. L'Ouvroir tisse inlassablement des liens entre textes et livres, entre livres et bibliothèques – fussent-elles facétieusement « imaginaires ». Toutefois, comme on l'a remarqué à l'occasion du récent colloque [L'Oulipo et les Savoirs](#), le groupe relève souvent de la « cybernétique », dans le sens où il autorégule son fonctionnement. En s'intéressant aussi à ce que Le Lionnais appelait le « Troisième Secteur », comme le remarque justement l'auteure, il propose aussi une « littérature ouverte » (p. 99) sur la littérature étrangère, les livres pour enfants, et même les textes non littéraires.

« Big in America »

On voit qu'il ne s'agit pas ici de propager une image idéale, voire idyllique, de l'Ouvroir de Littérature Potentielle et de ses dits et écrits, mais de ressaisir les multiples facettes du travail collectif avec ses doutes, ses hésitations, ses apories, mais aussi ses réussites magistrales – un travail mené par un groupe à peu près épargné jusqu'à présent par les polémiques. Dans tous les cas, les efforts et objectifs de l'Oulipo convergent vers une « littérature réflexive et distanciée » qui manifeste l'infinie potentialité du langage et du récit, s'ingéniant également à déjouer les attendus et les limites qu'on voudrait parfois lui assigner.

²¹ Voir Bernard Magné, *Perecollages 1981-1988*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail-Toulouse, 1989.

PLAN

- [Masse critique](#)
- [« Simplifions, car il faut toujours simplifier »](#)
- [Tongue-in-cheek](#)
- [« Big in America »](#)

AUTEUR

Christophe Reig

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : christophe.reig@free.fr